Hélène Temerson (1896-1977). Parcours d'une universitaire juive d'Europe de l'Est

Pascale Falek

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/600>
DOI : 10.4000/cmc.600
ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010
ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Pascale Falek, « Hélène Temerson (1896-1977). Parcours d'une universitaire juive d'Europe de l'Est », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 9 | 2010, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 14 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/600> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.600>

Hélène Temerson (1896-1977)
Parcours d'une universitaire juive d'Europe de l'Est

Pascale Falek

À la fin du XIX^e siècle, les sociétés juives d'Europe de l'Est sont aux prises avec de vastes changements qui les bouleversent irrémédiablement. L'une de ces mutations, en cours depuis la moitié du siècle, concerne la place de la femme et, en aval, son éducation. En effet, un nombre sans cesse croissant de femmes juives accèdent alors à l'éducation primaire, puis secondaire. D'une part, l'empire tsariste voit dans la scolarité des enfants juifs un moyen de les assimiler. De l'autre, de manière paradoxale, la société traditionnelle juive, si elle oblige ses fils à étudier les textes sacrés, en exempte ses filles, libres de s'ouvrir aux langues et coutumes locales¹. Elles se verront de ce fait accusées de ne pas préserver le foyer conformément à leurs rôles d'épouse et de mère et de devenir des agents d'acculturation voire même d'assimilation². Ce processus touche tout particulièrement les classes supérieures, embourgeoisées, et moyennes supérieures, dont les enfants, filles et garçons ayant terminé le *gymnasium*, souhaitent poursuivre leur éducation. Les parents les poussent par ailleurs dans cette direction, car une formation universitaire permet en théorie de s'élever socialement et d'acquérir des droits civils et politiques supplémentaires.

Mais malgré l'ouverture de certaines universités de l'empire tsariste aux femmes, l'accès y est restreint car soumis à de nombreux quotas, établis essentiellement sur base ethnique et religieuse. Jeunes filles et garçons de confession juive, mais aussi d'origine polonaise ou arménienne, se voient forcés d'émigrer s'ils veulent poursuivre leurs études. Cette migration estudiantine de l'Est vers l'Ouest du continent européen touche tout d'abord la Suisse, première en Europe à ouvrir les

¹ I. Parush, *Reading Jewish Women : Marginality and Modernization in Nineteenth-Century Eastern European Jewish Society*, Hanovre, 2004 ; S. Stampfer, « Gender Differentiation and Education of the Jewish Woman in Nineteenth-Century Eastern Europe », dans *Polin*, 7, 1992, pp. 63-87.

² P.E. Hyman, « East European Jewish Women in an Age of Transition 1880-1930 », dans J. Baskin, *Jewish Women in Historical Perspective*, 2^e éd., Detroit, 1998, pp. 270-286.

portes de ses universités aux femmes, puis l'Allemagne, la France, la Belgique et l'Italie³. À ce jour, il n'existe pas d'étude comparative, les historiens ayant préféré examiner l'impact de ce phénomène au niveau local et national et, au mieux, confronter les résultats obtenus⁴. La période d'étude privilégiée est celle de "la première migration", allant de la révolution de 1905 à la Première Guerre mondiale, décennie où les étudiantes de l'empire tsariste, à 80% de confession juive, sont majoritaires dans les facultés d'Europe de l'Ouest. La grande majorité de ces migrantes retournent dans leur pays d'origine, où elles espèrent exercer les professions pour lesquelles elles ont étudié. Une tendance qui s'inverse nettement avec le deuxième groupe d'immigrées, qui arrive dans l'entre-deux-guerres : la proportion des retours au pays d'origine et les causes du départ changent. D'ailleurs le visa étudiant est l'un des plus aisés à obtenir. Des motifs sociaux, économiques et politiques sont à la base de l'émigration des Juifs de l'Est, la poursuite d'études supérieures s'intégrant à cette matrice.

C'est précisément la période de l'entre-deux-guerres qui est au centre de cet article. Cependant, à défaut de pouvoir approfondir les mille cas recensés de femmes juives d'Europe centrale et orientale venues s'inscrire dans les universités belges à cette époque, nous avons choisi d'en présenter un, celui d'Hélène Temerson. Car de nombreux aspects de son périple sont représentatifs de cette deuxième génération de femmes universitaires et les sources la concernant nous permettent non seulement de retracer son parcours migratoire, mais aussi d'explorer sa vie privée. C'est à travers ce cas individuel que nous envisagerons l'histoire des femmes de cette génération, tout en gardant à l'esprit que chaque trajectoire de vie est unique. Nous verrons à partir

³ N. Tikhonov, *La quête du savoir. Étudiantes de l'Empire russe dans les universités suisses (1864-1920)*, thèse de doctorat, Université de Genève, 2004 ; Cl. Weill, *Étudiants Russes en Allemagne 1900-1914. Quand la Russie frappait aux portes de l'Europe*, Paris, 1996 ; N. L. Green, « L'émigration comme émancipation : les femmes juives d'Europe de l'Est à Paris, 1881-1914 », dans *Pluriel*, 1981, 27, pp. 51-59 ; L. Khayat, « Les étudiants juifs étrangers à Strasbourg au tournant des années trente », dans *Archives juives*, 2005, 2, 38, pp. 124-135 ; I. et D. Couzevitch, « Étudiants, savants et ingénieurs juifs originaires de l'Empire russe en France (1860-1940) », dans *Archives Juives. Les Belles Lettres*, 2002, 1, 35, pp. 120-128 ; V. Godfrind, « Les étudiantes comme migrantes ? L'exemple des Russes à l'ULB de 1905 à 1914 », dans *Revue Belge d'Histoire Contemporaine*, XXXVII, 2007, n° 3-4, pp. 325-336.

⁴ N. Tikhonov et H. R. Peter (dir.), *Universitäten als Brücken in Europa. Studien zur Geschichte der studentischen Migration*, Frankfurt-am-Main, 2003.

de cet exemple spécifique les raisons et préparatifs de son départ, les différentes étapes dans l'entreprise de migration, son adaptation dans le pays d'accueil, sa formation universitaire, son quotidien. Nous considérerons également la question de la conciliation entre vie familiale et professionnelle et les obstacles posés à la carrière des femmes, en utilisant le genre comme outil d'analyse. L'objectif principal de cette étude est d'examiner le combat d'émancipation mené par Hélène Temerson par le biais de l'éducation, de la migration, et du travail et d'en tirer des conclusions susceptibles d'être élargies aux femmes universitaires juives d'Europe de l'Est formées en Belgique.

Hélène Temerson est une figure méconnue, aucun article ou notice biographique ne lui ayant été consacré à ce jour. Elle apparaît seulement dans quelques ouvrages où référence est faite à son activité dans la Résistance ou à sa présence à côté d'autres personnes plus renommées⁵. La présente recherche visant à reconstruire son itinéraire ne peut dès lors se fonder sur des études antérieures et, par conséquent, prend le risque d'être incomplète. Relater la vie d'Hélène Temerson a requis la consultation de différentes sources, qu'il nous a fallu comparer et surtout confronter. Nous avons procédé à l'examen de son dossier de l'Office des Étrangers, conservé aux Archives générales du Royaume. Cette version administrative et bureaucratique de la vie d'un étranger en Belgique se voit éclairée par l'autobiographie romancée de Benjamin Goriely, époux d'Hélène Temerson⁶. Ce récit long de 600 pages est une source fascinante nécessitant une analyse prudente, car l'histoire racontée est "arrangée" et s'écarte bien souvent de la réalité. Les chemins de Temerson et Goriely se séparent au lendemain de leur divorce. Nous avons consulté le dossier de Temerson aux archives de l'Université libre de Bruxelles (ULB) afin d'en savoir plus long sur son expérience professionnelle après guerre. Cependant, les sources les plus riches pour analyser la vie d'Hélène Temerson sont constituées

⁵ B. Dickschen, *L'école en sursis. La scolarisation des enfants juifs pendant la guerre*, Bruxelles, 2006, pp. 171-173 ; *Eadem*, « L'illusion d'un printemps. Un historique de l'École moyenne juive de Bruxelles, février – juin 1942 », dans *Cahiers de la Mémoire contemporaine*, Bruxelles, n° 2, 2000, pp. 75-86 ; J.-Ph. Schreiber – E. Wulliger, « Benjamin Goriely » ; « Hélène Temerson-Goriely » ; « Georges Goriely », dans J.-Ph. Schreiber (éd.), *Dictionnaire biographique des Juifs de Belgique. Figures du judaïsme belge XIX^e – XX^e siècles*, Bruxelles, 2002, pp. 137-138 ; J. Lemaire (éd.), *Regards critiques sur le XX^e siècle. Hommages à Georges Goriely*, Bruxelles, 1999.

⁶ Archives de l'Alliance israélite universelle (AIU), Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely, Nul ne reconnaîtra les siens*.

par ses archives personnelles conservées par sa belle-fille, Simone Goriely⁷. Elles comprennent la correspondance d'Hélène Temerson, de nombreuses photos, des documents administratifs, des cahiers et des notes diverses.

Point de départ : la Pologne

Hélène Temerson est née à Włocławek, en Pologne, le 9 septembre 1896. Il semble qu'elle ait voulu se rajeunir de deux ans, car certains documents mentionnent l'année 1898, ce qui ne manquera pas de lui causer quelques soucis lorsqu'elle approchera de l'âge de la retraite⁸. Cette confusion, volontaire ou non, est commune à de nombreux migrants ayant tenté de modifier leur date de naissance afin de bénéficier, notamment, d'opportunités professionnelles. Włocławek, la ville où elle grandit, est située à quelque 140 km au nord-ouest de Varsovie. Les Juifs commencent à s'y établir dès le début du XIX^e siècle. En 1897, la ville compte 4.248 Juifs, formant 18,5% de la population totale⁹. À l'instar des autres communautés juives d'Europe orientale, la population juive de Włocławek est travaillée par les différents courants idéologiques qui traversent cette fin de siècle : sionisme, socialisme, communisme s'y affrontent. Comme nombre de ses contemporains, Hélène Temerson est influencée dès son jeune âge par la mouvance communiste et adhère aux jeunesse du Parti.

Le père d'Hélène Temerson, Jacques Temerson, est également né à Włocławek en 1859, tandis que sa mère, Mathilde Louvelveld, vient de Varsovie, la capitale. La famille Temerson compte six enfants : un fils et cinq filles. Mais l'unique fils décède d'une maladie, sans doute la tuberculose, en bas âge. Nous n'avons pas trouvé trace de l'éducation dispensée aux quatre sœurs d'Hélène Temerson et ne savons pas si elles ont, comme elle, terminé le *gymnasium*. L'une de ses sœurs, Ruchla, venue en Belgique pendant l'entre-deux-guerres, n'a effectivement pas terminé le lycée, mais cette donnée ne nous permet pas d'affirmer que les trois autres sœurs n'ont pu achever leurs études secondaires. En-

⁷ Nous souhaitons remercier Simone Goriely pour sa gentillesse, le temps qu'elle nous a consacré et son aide précieuse dans le dépouillement de ses archives.

⁸ Archives de l'ULB (AULB), 1P. 774, dossier d'Hélène Temerson-Goriely.

⁹ M. Wodzinski, « Włocławek », dans G. D. Hundert (éd.), *The YIVO Encyclopedia of Jews in Eastern Europe*, New Haven, 2008, pp. 2028-2029.

voyer ses enfants au *gymnasium* représente un coût important à l'époque, même si le réseau d'écoles primaires et secondaires connaît un développement intense au début du XX^e siècle. Cependant, parmi les étudiants ayant émigré en Europe occidentale pour y poursuivre leurs études, nombreux sont ceux rejoignant leurs aînés qui ont tracé la voie. Parfois, frères et sœurs partent ensemble, partageant logement et coûts durant les premières années.

Hélène Temerson poursuit ses études secondaires dans un *gymnasium* de type commercial pour filles à Włocławek. Son diplôme de fin d'études, acquis en juin 1914, mentionne son excellence, ses progrès remarquables et ses talents multiples : il s'agit d'une élève modèle et brillante¹⁰. Elle n'est pas inscrite dans un *gymnasium* juif, mais dans une école publique polonaise, et y est exemptée du cours de religion catholique. Outre l'apprentissage du polonais, du russe, de l'allemand et du français, son cursus scolaire comprend des cours d'algèbre et de géométrie, de géographie de la Russie, de droit, de logique, et enfin des matières commerciales.

Née dans une famille juive en Pologne, dans une ville située au croisement de plusieurs cultures, Hélène est polyglotte et nourrit un véritable amour pour les langues. Son enfance et son adolescence furent bercées par le polonais et le yiddish qu'elle comprend et lit couramment. Mais c'est bien en polonais, langue d'apprentissage, qu'elle communique dans les années 30 en Belgique avec sa sœur Ruchla – ce qui constitue un bon indice du degré d'acculturation de la famille. Nous voulons pour preuve de cette "intégration" le fait que c'est en polonais uniquement qu'est rédigée l'invitation au mariage de Genia Temerson, cousine d'Hélène, et d'Eljasz Rozenberg, en 1931 : en effet, alors que les deux partenaires sont de confession israélite, aucune mention n'est faite de la date religieuse et aucun signe hébraïque n'apparaît dans le texte¹¹. Remarquons par ailleurs que bien que la famille Temerson ne semble pas ou peu pratiquante, conversion ou mariage mixte sont résolument exclus. Outre le polonais et le yiddish, Hélène apprend l'allemand et le russe à l'école, ainsi que le français qu'elle a l'occasion d'approfondir dès son arrivée en Belgique. En se spécialisant en langues germaniques à l'université, elle ajoute à son

¹⁰ Archives privées Simone Goriely, diplôme d'études secondaires d'Hélène Temerson.

¹¹ Archives privées Simone Goriely.

capital linguistique le néerlandais et l'anglais. Alors que d'autres se seraient contentés de cette demi-douzaine d'idiomes, cette passionnée de langues décide d'étudier encore de manière tout à fait autodidacte et ludique l'italien, remplissant des cahiers entiers de listes de vocabulaire¹². Plus tard, en Belgique, Hélène Temerson choisit de parler français avec son fils unique, Georges, sauf lorsqu'ils souhaitent ne pas être compris de tiers¹³. Pratiquant des langues latines, slaves et germaniques au quotidien, elle garde néanmoins tout au long de sa vie un accent slave en français et, selon certains, une pointe d'accent yiddish en allemand¹⁴. La maîtrise de toutes ces langues a grandement contribué à son intégration en Belgique et à la construction d'un réseau social élaboré.

Comme de coutume pour les jeunes filles de famille bourgeoise, Hélène Temerson suit des cours de piano à Włocławek. Bien qu'ayant abandonné cet apprentissage en Belgique, elle gardera toujours une affinité et une sensibilité particulière pour la musique. Cette qualité de connaisseuse et passionnée de musique et d'art facilitera son entrée dans les cercles artistiques et littéraires belges¹⁵.

Une rencontre cruciale : Benjamin Goriely

Né à Varsovie le 22 août 1898, Benjamin Goriely est issu d'une famille appartenant à la classe moyenne supérieure moscovite. Ayant quitté Moscou pour la capitale polonaise, son père, un homme de grande culture, dirigeait *Kopeck*, un célèbre journal russe publié à Varsovie. Les enfants Goriely bénéficient d'une excellente éducation, constellée de livres. Benjamin a accès à l'immense bibliothèque de son père, recelant de nombreux trésors dont les chefs-d'œuvre des littératures russe et française – une langue qu'il étudie par ailleurs au *gymnasium*. Il gardera de cette entrée en matière dans le monde des livres un engouement pour l'écriture, sa plus grande passion, dont il fera sa profession. Le parcours scolaire de Goriely est toutefois perturbé par les événements politiques, ce qui l'amène à fréquenter successivement les

¹² *Ibid.*, plusieurs cahiers avec des listes de vocabulaire dans différentes langues de la plume d'Hélène Temerson.

¹³ *Ibid.*, lettre du 10 mai 1957 de Georges Goriely à Hélène Temerson.

¹⁴ Entretien de l'auteur avec Simone Goriely, 16.01.2009.

¹⁵ AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely...*, p. 146.

établissements scolaires de Mohilev et Kharkov avant de terminer ses études à Moscou en 1916¹⁶.

Selon les mémoires romancés de Benjamin Goriely, sa première rencontre avec Hélène Temerson a lieu lors d'une réunion organisée par le mouvement de jeunesse communiste dont ils sont tous deux membres à Varsovie. Si Goriely n'évoque pas directement sa première épouse dans ses mémoires, on la reconnaît toutefois sous les traits de Mania. Mêlant fiction et réalité, Goriely change certains noms dans son récit autobiographique, dont celui d'Hélène Temerson devenue Mania. Par souci de clarté, nous utiliserons ce prénom lorsque nous ferons référence aux informations provenant du récit de Goriely. Cependant, la prudence s'impose dans l'utilisation de ces informations : Benjamin Goriely livre au lecteur une version édulcorée de sa vie, la transformant à souhait. Néanmoins, ce texte romancé a le mérite de refléter sa vision des événements et constitue une source incontournable et extrêmement précieuse pour comprendre les premières étapes de la vie d'Hélène Temerson.

Séduit par l'idéologie communiste, seule capable selon lui de contrer l'antisémitisme, l'adolescent qu'est alors Benjamin Goriely adhère aux jeunesses du Parti¹⁷. Et ce tout en méprisant la majorité de ses membres, pour l'essentiel des étudiants bourgeois, des fils d'artisans et de petits commerçants auxquels il reproche avant tout un manque d'éducation¹⁸. Goriely critique avec virulence la bourgeoisie, dont il est par ailleurs issu ; il oppose ces jeunes bourgeois aux ouvriers et membres des classes inférieures qu'il encense et glorifie. Cette vision manichéenne des données sociales est une constante dans son récit. Aussi est-ce dans ce contexte qu'il faut voir sa rencontre avec Mania lors d'une assemblée du parti communiste. Il relate comment, sortie à peine du lycée, elle vit dans la misère et travaille comme gouvernante pour une famille bourgeoise¹⁹. Elle entre au Parti comme on entre en religion et, par la même occasion, espère trouver rapidement un époux pour sortir de la misère²⁰.

¹⁶ « Décès », dans *Le Monde*, 1.7.1986, p. 20.

¹⁷ ATU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely...*, p. 138.

¹⁸ *Ibid.*, p. 146.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, pp. 146-147.

Au début de leur relation, même si leur niveau de vie ne le leur permet pas, Benjamin et Mania (Hélène Temerson) sortent beaucoup, essentiellement au théâtre et à l'opéra. Le fait que Mania n'arrive pas à trouver un emploi stable complique leur situation financière²¹. Goriely raconte également comment l'oncle de Mania, un homme cruel et brutal travaillant pour la Sûreté de l'État, aurait demandé à sa nièce de cacher des armes dans son appartement, entreprise des plus risquées en cette période de troubles²².

La grossesse de Mania-Hélène plonge Benjamin dans un profond désarroi. Bien que ses parents s'y opposent fermement, il choisit d'épouser la jeune femme. Le mariage est célébré le 16 mai 1920 à Varsovie ou Włocławek, le lieu variant selon les documents consultés²³. Benjamin Goriely y décrit son ex-épouse comme une opportuniste qui tente à travers son mari et sa belle-famille d'« améliorer sa situation matérielle et [de] sortir de sa condition. »²⁴ Malgré de flagrantes entorses à la réalité – née dans une famille pauvre d'un petit village perdu, Mania est dans le besoin, alors qu'Hélène Temerson est issue de la classe moyenne supérieure d'une ville de taille moyenne –, ce récit autobiographique de Benjamin Goriely constitue notre seule source d'informations relatives à cette partie de la biographie d'Hélène Temerson. En tout état de cause, l'impression qu'elle laisse à celui qui a été son mari, est celle d'une opportuniste portée sur la vie mondaine...

Vers l'Ouest...

Au lendemain de la guerre, le jeune couple décide de gagner Berlin en faisant halte à Gdańsk²⁵. Ils s'installent quelque temps à la station balnéaire de Sopot, où ils louent une chambre²⁶. Arrivé dans la capitale allemande, le jeune couple trouve logement dans une pension où habitent d'autres émigrés russes. Il s'y fait rapidement des amis et intègre les cercles d'émigrés russes. Nombreux sont en effet ceux qui ont trou-

²¹ *Ibid.*, p. 148.

²² *Ibid.*, p. 151.

²³ Archives Générales du Royaume (AGR), Police des Étrangers, dossier de Benjamin Goriely et Hélène Temerson 1.190.924.

²⁴ AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely...*, p. 182.

²⁵ *Ibid.*, p. 152.

²⁶ *Ibid.*, pp. 153-154.

vé refuge en Allemagne, notamment pour poursuivre leurs études²⁷. Goriely et Temerson profitent de la vie berlinoise : ils se rendent fréquemment au théâtre, côtoient artistes et écrivains et passent de longues heures dans les cafés²⁸. Goriely se fait membre de l'association des étudiants russes à l'Université de Berlin ; des étudiants qui pour la plupart ont fui la Pologne après la défaite bolchevique et qui regrettent qu'elle ne se soit alliée à l'Allemagne²⁹. Le 8 janvier 1921, à Berlin, naît leur fils Georges. Quand, quelques mois plus tard, le père de Benjamin Goriely vient voir son petit-fils, il estime que la chambre meublée vétuste dans laquelle loge la petite famille ne convient pas à un nourrisson et décide de conditionner son soutien financier au retour de la jeune mère chez ses parents, à Włocławek. Mania-Hélène, accompagnée du bébé, rejoint effectivement les siens et Benjamin Goriely reste quelques mois seul à Berlin. De ces mois d'étude, l'étudiant juif russe qu'il est conservera une profonde antipathie à l'encontre des « étudiants allemands aux visages balafrés, orgueilleux, ostensiblement pangermanistes, membres de diverses corporations ultraréactionnaires » qui, tandis que « les étrangers restaient debout au fond de la salle ne trouvant plus de places assises [...] », « [...] étaient tous assis aux premiers rangs de l'auditoire »³⁰.

Il quitte Berlin pour Bruxelles, encouragé en cela par un de ses amis d'enfance étudiant à l'ULB. Ayant « toujours rêvé d'étudier dans un pays de langue française, [...] la Belgique ou la France c'était la même chose : on y parlait la même langue et c'était la même civilisation », Goriely arrive à Bruxelles le 31 juillet 1921 et s'inscrit en section chimie à la Faculté des Sciences de l'ULB³¹. Peu après, en mars 1922, Hélène Temerson rejoint son époux à Bruxelles dans une chambre située rue Cans à Ixelles (Bruxelles)³². Son visa d'entrée en Belgique indique qu'elle souhaite poursuivre des études et s'installer durablement dans notre pays³³. Cette déclaration diffère de celle généralement faite par les jeunes Juifs d'Europe de l'Est venant en Belgique avec un visa étu-

²⁷ Cl. Weill, *op. cit.* (1996).

²⁸ AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely*..., pp. 155-156.

²⁹ *Ibid.*, p. 159.

³⁰ *Ibid.*, p. 168.

³¹ *Ibid.*

³² AGR, Police des Étrangers, dossier de Benjamin Goriely et d'Hélène Temerson 1.190.924.

³³ *Ibid.*

diant : la plupart indique désirer rester en Belgique uniquement pour la durée de leurs études³⁴. Grâce à l'aide financière des parents Goriely, ils peuvent tous deux se consacrer pleinement à leurs études et n'ont pas à élever leur fils resté en Pologne. Georges grandit auprès de ses tantes et grands-parents à Włocławek. Par la suite, la situation économique se détériorant, les affaires déclinant, la manne salvatrice se fait rare et les jeunes mariés doivent travailler pour subvenir à leurs besoins.

Installé à Ixelles, le jeune couple fréquente surtout des cercles d'émigrés russes principalement composés d'étudiants ayant émigré avant la révolution de 1917³⁵. Mais il ne faut pas bien longtemps pour que Benjamin Goriely trouve Bruxelles trop provinciale. La ville ne réunit pas assez d'activités culturelles à son goût, il n'y trouve ni librairie ni bibliothèque dignes de ce nom³⁶. Il souhaite s'installer à Paris, mais essuie un refus de son père, qui tient toujours les cordons de la bourse.

Goriely se rend l'été à Gdańsk pour y voir sa famille. Il sait sa mère atteinte d'un cancer³⁷. Hélène Temerson l'accompagne quelques fois et amène également leur fils Georges³⁸. En 1925, le jeune couple emménage à Saint-Gilles (Bruxelles), rue Jourdan. Un an plus tard, ils déménagent à nouveau, cette fois pour la rue Anoul³⁹. Il est fort courant pour les nouveaux arrivés en Belgique de déménager régulièrement. Des mouvements qui sont fort bien documentés, les étrangers se voyant obligés de notifier chaque changement de domicile à l'autorité communale compétente. Par ailleurs, du fait de ses activités politiques, Goriely est sous surveillance policière. Il lui est essentiellement imputé des « conversations révolutionnaires », la lecture du journal *L'Humanité* et le fait qu'il a contracté des dettes⁴⁰.

³⁴ Voir à ce sujet Fr. Caestecker, *Alien Policy in Belgium, 1840-1940 : the Creation of Guest Workers, Refugees and Illegal Aliens*, New York-Oxford, 2000.

³⁵ AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely*..., pp. 172-173.

³⁶ *Ibid.*, p. 180.

³⁷ AGR, Police des Étrangers, dossier de Benjamin Goriely et d'Hélène Temerson 1.190.924.

³⁸ AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely*..., p. 183.

³⁹ AGR, Police des Étrangers, dossier de Benjamin Goriely et d'Hélène Temerson 1.190.924.

⁴⁰ *Ibid.* Pour plus d'informations sur la poursuite des communistes, voir notamment P. Delwit et J. Gotovitch, *La peur du rouge*, Bruxelles, 1996 ; R. Van Doorslaer et E. Verhoeven, *L'assassinat de Julien Lahaut. Une histoire de l'anticommunisme en Belgique*, Anvers, 1987.

En 1925, Benjamin Goriely achève sa première candidature en chimie à l'ULB. Hélène Temerson-Goriely est quant à elle plus assidue aux études et obtient le doctorat en philosophie et lettres avec grande distinction en 1928⁴¹. Benjamin Goriely s'évertuera d'ailleurs dans ses mémoires à minimiser le mérite de sa femme, prétendant qu'elle était avantagée du fait de sa connaissance de l'allemand⁴². Pourtant, il lui faut étudier et passer des examens dans une langue étrangère tout en subvenant aux besoins du ménage.

Sa thèse – qui correspond de nos jours à un mémoire –, rédigée en allemand, porte sur l'œuvre du dramaturge expressionniste allemand Carl Sternheim. Dans ses mémoires, Benjamin Goriely ne se prive pas d'écrire que ce diplôme « lui tourna la tête ». Et d'ajouter : « Pour elle, je devins une nullité et elle se crut quelqu'un d'important. »⁴³ Ayant commencé ses études avant sa femme, il les termine en effet après elle, ce qui semble avoir contribué à nourrir la rancœur qu'il éprouvera à son égard. Notons qu'il refuse de s'inscrire en philologie romane, arguant qu'on ne peut étudier la littérature à l'université car cet art demande de la pratique et des sentiments, et non une approche théorique. À défaut d'opter pour sa passion, il choisit la chimie, alors que Temerson se spécialise dans un domaine qu'elle chérit, les langues et la littérature germaniques.

Peu de temps après, dès 1927, les rapports de police sur Benjamin Goriely dénoncent ses mauvaises mœurs et l'accusent de faire de la politique sous le couvert d'être étudiant⁴⁴. Ces rapports coïncident avec les premiers signes manifestes de mésentente au sein du couple Goriely-Temerson. Si au début de son séjour en Belgique, Benjamin n'est que suspecté d'adhérer à l'idéologie communiste, les conférences littéraires qu'il multiplie sur la révolution russe contribuent à présent à ce que la police le considère comme un « dangereux révolutionnaire étranger »⁴⁵. Précieux témoignage d'une époque, les mémoires de l'intéressé s'attardent notamment sur la diffusion des idées communistes dans

⁴¹ Archives privées Simone Goriely, lettre émanant des autorités académiques de l'ULB, 11.10.1928.

⁴² AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely*..., p. 190.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ AGR, Police des Étrangers, dossier de Benjamin Goriely et d'Hélène Temerson 1.190.924, document du 3.06.1927.

⁴⁵ AGR, Police des Étrangers, dossier de Benjamin Goriely et d'Hélène Temerson 1.190.924.

certain milieux en Belgique, où corrélativement la vie commence, selon lui, à s'animer. Il est à noter que toute participation à des manifestations d'ordre politique implique le risque réel pour l'étranger d'être expulsé du territoire national⁴⁶.

Le cercle d'amis de Benjamin Goriely est alors essentiellement constitué d'écrivains, de poètes et d'artistes. Parmi ceux-ci, l'écrivain et poète Albert Ayguesparse, auquel il confiera d'ailleurs à un certain moment l'éducation de son fils. Ces jeunes intellectuels passent beaucoup de temps ensemble, échangeant leurs écrits, articles et poèmes, les critiquant et les commentant longuement dans une atmosphère toujours amicale et chaleureuse⁴⁷. Trois revues d'avant-garde verront ainsi le jour : *Tentatives* et *Prospections* à Bruxelles et, plus tard, *Avant-Poste* à Paris⁴⁸. Benjamin Goriely évoque comme suit cette période particulière de sa vie : « Nous allions chez les Plisnier tous les mardis soirs avec nos épouses ou amies. [...] On s'amusait à des jeux de société jusque tard dans la nuit, on se racontait des histoires. [...] Nous étions jeunes. Nous allions au cabaret ensemble, nous allions au café chaussée d'Ixelles pour manger l'œuf à la russe. »⁴⁹ Tout ce beau monde se retrouve également dans l'appartement du couple. Temerson remplit son devoir de maîtresse de maison, tout en participant activement aux discussions littéraires.

Notons qu'en 1929, Hélène Temerson publiera dans *Tentatives*, la revue co-animée par son mari, un article dans lequel elle défend la femme de Tolstoï et les épouses en général, accablées par leurs maris, tentant de jongler entre les soucis matériels, l'éducation des enfants, et les désirs contradictoires de leur époux⁵⁰. Presqu'en écho à sa vie privée, elle manifeste son incompréhension face au fait que « Madame Tolstoï devait se plier, changer sa vie et sa personnalité pour la simple raison que son mari était un grand homme », estimant qu'« il n'avait aucun droit de lui imposer ses opinions, sa façon de vivre, et vice-

⁴⁶ AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely...*, p. 184.

⁴⁷ B. Goriely, « Quelques souvenirs de tentatives et de prospections », dans *Marginales, Revue bimestrielle des idées et des lettres, Hommage à Albert Ayguesparse*, n° 100, avril 1965, pp. 7-15.

⁴⁸ Archives privées Simone Goriely, *Curriculum Vitae* de Benjamin Goriely.

⁴⁹ B. Goriely, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁰ Nous remercions Roland Landmeters pour nous avoir communiqué cette information. H. Temerson, « Montherlant, la femme et l'artiste », dans *Tentatives*, n°s 4-5, février-mars 1929, pp. 22-23.

versa ». En outre, conclut-elle, « en présence d'une personnalité aussi complexe et contradictoire, il était bien difficile à Madame Tolstoï de réaliser le type de la compagne idéale d'un grand homme »⁵¹. Temerson s'est trouvé sans doute de nombreux points communs avec la femme de Tolstoï, dans sa condition d'épouse.

L'éducation de son fils

Nous avons vu plus haut que tout comme Mania, son *alter ego* dans les mémoires romancées de Benjamin Goriely, à la naissance de son fils à Berlin, Hélène Temerson rentre en Pologne dans sa ville natale. Quand elle rejoint son mari à Bruxelles, elle prend la décision de laisser l'enfant auprès de ses parents et sœurs en Pologne. Georges Goriely passe donc les cinq premières années de sa vie loin de sa mère ; une séparation très certainement des plus douloureuses tant pour la mère que pour l'enfant. Le petit Georges, qu'elle part chercher seule à Włocławek, arrive en Belgique en septembre 1926.

Hélène Temerson décide d'envoyer son fils – qui ne maîtrise pas le français – à l'école privée Decroly dont l'enseignement moderne a pour principe de s'adapter au rythme de l'enfant. Parmi le personnel enseignant se trouve Valérie Decordes, l'une des assistantes du pédagogue Ovide Decroly. Celle-ci publiera plusieurs livres sur la spécificité de la méthode d'éducation Decroly et consacrerá l'un d'entre eux aux enfants dont elle eut à s'occuper. Bien que le petit Georges n'y reste qu'un an, un des chapitres de son livre *Enfants*, intitulé « Youli », retrace son passage à l'école⁵². Outre les difficultés linguistiques que rencontre l'enfant, il se comporte comme un animal hostile peu préparé à vivre en société. Decordes écrit avoir été contrainte de le domestiquer, de le forcer à se laver, de lui apprendre à dire bonjour. Chaque jour d'école constitue un véritable déchirement tant pour la mère que pour l'enfant⁵³. Il ne parle pas un mot de français pendant trois mois et refuse de prononcer le moindre mot en face de sa mère. Cette relation particulière de la mère à son fils est décrite de la façon suivante par

⁵¹ *Ibid.*

⁵² V. Decordes, *Le jardin d'enfants à l'école Decroly*, Liège, 1957 ; V. Decordes, *Le docteur Decroly : principes éducatifs*, 3^e éd., Bruxelles, 1971.

⁵³ V. Decordes, *Enfants*, Liège, 1964, p. 95.

Valérie Decordes : « C'est une maman intelligente, très compréhensive – universitaire ! –, mais quel monde de la théorie à la pratique ! Il semble bien, en tous cas, en éducation, que si l'“art” sans la science ne peut pas tout, la science sans l'“art” ne peut, elle, rien du tout. À quoi sert la théorie quand un enfant est devant vous, s'il faut avoir le temps d'aller consulter son carnet de notes ou sa mémoire ; mieux vaut presque alors la réaction même violente de l'ignorant ; elle est tout de même de la vie, elle »⁵⁴

Le temps et les moyens font défaut au couple Temerson-Goriely pour s'occuper dignement de leur enfant. Ils décident dès lors de le laisser à l'école Decroly durant la semaine et de ne le garder que les week-ends. Ils vivent sur le maigre salaire que gagne Hélène en donnant des leçons particulières⁵⁵. Du fait de leurs difficultés à payer leur loyer, ils décident de quitter leur appartement pour louer une chambre où ils peuvent loger à trois. Ils intègrent une maison où résident de nombreux étrangers, principalement des intellectuels et artistes sans ressources.

Valérie Decordes raconte qu'un jour, sans qu'elle s'y attende, Benjamin Goriely retire son fils de l'école Decroly. Le père est en effet assez déçu par l'école, fréquentée principalement, selon lui, par des enfants de parents divorcés. Il trouve préférable que son fils soit éduqué par un professeur d'école primaire et confie Georges à son ami Albert Ayguesparse⁵⁶. Bien que conscient des besoins affectifs de son fils, Benjamin Goriely n'a pas le temps de s'en occuper. Car l'affaire de son père déclinant, ce dernier ne lui envoie plus d'argent, ce qui force son fils à travailler. Il occupe des emplois variés, de photographe de rue à enseignant pour travailleurs immigrés⁵⁷.

Devant ces difficultés financières à répétition, le couple Goriely-Temerson périclité. Il incombe désormais à Hélène de travailler pour subvenir aux besoins du ménage tout en se chargeant seule de l'éducation de son fils. Benjamin Goriely, quant à lui, rencontre une autre femme, Eva Kowalska, avec laquelle il vivra jusqu'à sa mort en 1962. Diplômé en chimie de l'ULB en 1929, Goriely quitte Bruxelles

⁵⁴ *Ibid.*, p. 97.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 105.

⁵⁶ AIU, Fonds Benjamin Goriely, boîte 1, AP 21/5, *Souvenirs de Benjamin Goriely*..., p. 191.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 207.

pour Paris l'année suivante, accompagné de sa nouvelle compagne. Il se consacre dès lors entièrement à la littérature et coupe les ponts avec sa première femme et son fils. Il ne reprend contact avec eux que dans les années 50.

Hélène Temerson gagne sa vie comme professeur d'allemand à l'École Berlitz et en cours privés. Ses étudiants sont pour la plupart inscrits à l'École de Commerce Solvay, liée à l'ULB. Elle s'acharne au travail, donnant cours du matin au soir. Jeune mère célibataire, elle fait venir sa sœur Ruchla de Pologne afin que celle-ci l'aide à s'occuper du foyer et de son enfant – une situation familiale quelque peu étonnante pour l'époque...

Dans ces années d'entre-deux-guerres qui voient la montée des fascismes, le contexte économique, social et idéologique particulièrement difficile a pour effet d'éveiller un antisémitisme latent. Au printemps 1935, Georges Goriely est d'ailleurs victime d'un incident à caractère antisémite à l'Athénée royal d'Ixelles où il est élève. Il est traité de « sale Polonais » et de « sale Juif » par des condisciples et un mot portant la mention « frappez les youpins ! » circule dans sa classe. Hélène Temerson choisit alors de réagir avec toute l'intelligence et la diplomatie qui la caractérisent. Par écrit, elle s'insurge auprès du directeur de l'établissement contre le fait que les auteurs de ces insultes antisémites n'aient pas été sanctionnés, ce qui à terme ne peut que nuire à la réputation de l'école. Elle réclame une intervention immédiate du chef de l'établissement, qu'elle met en garde contre les « conséquences fâcheuses qu'entraîne [sa] tolérance à l'égard de ces manifestations indignes d'un pays réputé pour son respect des lois de l'hospitalité »⁵⁸. Temerson tient par ailleurs à rappeler au directeur que son fils est un brillant élève, dont tous les professeurs sont satisfaits. Georges Goriely est, il est vrai, un excellent élève. À la fin de l'année 1935, il est d'ailleurs amplement récompensé pour ses résultats scolaires et reçoit de nombreux livres de l'Association des Anciens Étudiants de l'Athénée d'Ixelles⁵⁹. Un an après, il décide de passer le jury central et entre directement à l'ULB à l'âge de 16 ans. Consciente des capacités

⁵⁸ Archives privées Simone Goriely, lettre d'Hélène Temerson au directeur de l'Athénée d'Ixelles, mai 1935.

⁵⁹ Archives privées Simone Goriely, lettre du président de l'Union des Anciens de l'Athénée Royal d'Ixelles, 5.7.1935.

intellectuelles hors du commun de son fils, Hélène Temerson n'aura de cesse de l'encourager tout au long de ses études.

Une vie sociale intense

Hélène Temerson développe à Bruxelles un important réseau d'amis, essentiellement composé d'artistes et d'intellectuels, rencontrés en partie par l'intermédiaire de son ex-mari. Si la grande majorité d'entre eux a pour dénominateur commun d'être étrangers, et bien souvent d'origine juive, elle fréquente également des personnes non juives, de nationalité belge, comme l'écrivaine Neel Doff. Temerson est par ailleurs dans les meilleurs termes avec un groupe d'intellectuels allemands habitant la Belgique et gravitant autour de Carl Sternheim, dont elle a étudié l'œuvre dans le cadre de son mémoire de licence⁶⁰. C'est ainsi qu'elle noue avec le dramaturge de profonds liens d'amitié. Né à Leipzig en 1878 d'un père juif et d'une mère protestante, Carl Sternheim commence à écrire comme journaliste *freelance* avant de trouver sa voie dans le théâtre et de se faire rapidement un nom au sein des expressionnistes allemands, au point de devenir l'une des figures littéraires majeures en Allemagne au début du XX^e siècle⁶¹. Arrivé en Belgique en 1912, il s'installe à La Hulpe, en périphérie bruxelloise, dans une grande villa surnommée *Jasnaïa Poljana*, « Claire Colline », en référence à la maison de Tolstoï⁶². On trouvait parmi les habitués de la villa, des personnalités tels le violoniste Eugène Ysaÿe, le directeur du Théâtre de la Monnaie Maurice Kufferath, le poète Émile Verhaeren et le graveur Frans Masereel. Dès le début de la Première Guerre mondiale, Sternheim se réfugie en Suisse car il craint d'être considéré comme ennemi de l'État et de voir à ce titre ses biens confisqués. Il revient néanmoins en Belgique en 1930 en tant que réfugié politique. La période de son second exil en Belgique est marquée par un déclin qualitatif de sa production littéraire. Sternheim tentera par ailleurs d'obtenir la nationalité belge. En vain. Sans doute, ce refus est-il en partie imputable au fait qu'il est suspecté de bolchevisme par les auto-

⁶⁰ Son mémoire est intitulé « *Die Dekadenz des Bürgertums in Sternheims Dramen* ».

⁶¹ H. Roland, « Carl Sternheim », dans *Nouvelle Biographie Nationale*, vol. 5, 1999, pp. 323-326.

⁶² E. Meuwissen, « Claire Colline ou l'hommage de Sternheim à Tolstoï », dans *Le Soir*, 9-10.12.2000.

rités belges⁶³. Il décède en 1942, en pleine occupation nazie du pays. Cinq personnes seulement, dont Hélène et son fils Georges, seront présents à son enterrement.

Spécialiste de l'œuvre de Sternheim, Temerson lui consacre un article dans la revue mensuelle *Esprit du Temps* en avril 1933⁶⁴. Dans un style concis et immédiat, elle fait part au lecteur de sa fascination pour cet auteur qu'elle dépeint comme visionnaire⁶⁵. Elle partage la critique de Sternheim sur la bourgeoisie, sa recherche constante d'ascension sociale et financière, son insistance sur la nécessité de la justice sociale. Ces thèmes sont d'ailleurs présents dans *La Cassette*, une comédie engagée partiellement publiée pour la première fois dans *Esprit du Temps* et introduite par Hélène Temerson. Celle-ci explique aux lecteurs à quel point Sternheim est préoccupé par la question de la guerre, de ses causes, de ses conséquences et des leçons qu'il est bon d'en tirer et n'a de cesse de diffuser un message de paix à travers ses écrits. Un message d'inspiration quelque peu messianique : n'affirme-t-il pas que ce n'est qu'au moment où chaque être humain, individuellement, comprendra les devoirs qui sont les siens et se comportera correctement, purement et consciemment, que le monde pourra devenir meilleur ?⁶⁶ Concernant la question juive, abordée également par Sternheim, Temerson nous livre le commentaire suivant : « À l'encontre des préjugés de l'antisémitisme traditionnel, qui veut que l'élément juif reste un corps étranger dans la vie sociale d'une nation, Sternheim reproche aux Juifs de s'être trop bien adaptés. Avec leur sens réaliste de la vie, leur goût des affaires, leur intelligence subtile des hommes et des choses, ils ont occupé toutes les allées du commerce, de la finance, du mouvement des idées. Ils ont incarné l'esprit du juste milieu. Ils ont renoncé à leurs vertus messianiques. Ils ont créé un nouveau conformisme, moderne, séduisant, à la portée de tous. »⁶⁷ Pour Sternheim, les Juifs s'intègrent généralement bien dans leur pays d'accueil et se fondent dans les sociétés d'adoption. Notons que lui-même est issu de l'union d'une protes-

⁶³ Archives privées de Simone Goriely, lettre et notice biographique basée sur son dossier établi par la Police des Étrangers.

⁶⁴ H. Temerson, « Carl Sternheim », dans *Esprit du Temps*, 1^{re} année, n° 3, avril 1933, pp. 137-140.

⁶⁵ C. Sternheim, « La Cassette », *ibid.*, pp. 141-166.

⁶⁶ *Ibid.*, pp. 141-166.

⁶⁷ *Ibid.*, pp. 137-138.

tante et d'un Juif et réussit sans peine à s'adapter aux sociétés d'accueil belge et suisse.

La deuxième personne, femme de lettres cette fois, dont l'amitié va marquer Hélène Temerson est l'écrivaine réaliste Neel Doff. Née en 1858 à Buggenum, dans le Limbourg hollandais, elle arrive en Belgique avec ses parents à l'âge de 16 ans. Neel Doff grandit dans la misère la plus noire, étant même forcée de se prostituer⁶⁸. Afin de gagner quelques sous, elle pose pour des peintres, dont certains célèbres, comme James Ensor et Félicien Rops. Elle rencontre, puis épouse l'éditorialiste Fernand Brouez, qui la sauve de son triste sort et l'introduit dans les milieux artistiques et littéraires. Il l'aide à se former et à acquérir quelque éducation : ainsi reçoit-elle des leçons privées et suit-elle des cours au Conservatoire de Bruxelles. Au décès de Brouez en 1900, Doff hérite de ses biens⁶⁹. Elle se remarie avec un homme aisé appartenant à la bourgeoisie anversoise. Neel Doff vit alors très confortablement mais commence à ressentir le besoin d'écrire. Cette nécessité revêt un caractère d'urgence lorsqu'elle passe le cap de la cinquantaine. Afin d'exorciser ses démons, il lui faut alors conter son enfance malheureuse aux Pays-Bas. Décrivant la pauvreté avec une véracité inégalée, sa trilogie autobiographique connaît rapidement un grand succès. Pour Georges Goriely, « Neel Doff n'a jamais décrit les pauvres parce qu'appartenant à une classe, mais pour ce qu'ils recèlent de pitoyable grandeur »⁷⁰. Son premier livre, intitulé *Jours de famine et de détresse* et publié en 1911, est pris en considération pour le Prix Goncourt. Dix ans après, elle est même pressentie pour le Prix Nobel de littérature⁷¹.

Temerson la rencontre en 1935 par l'entremise de l'écrivain Franz Hellens, nom de plume de Frédéric Van Ermengem, son éditeur bruxellois⁷². Voici le récit qu'elle fait de cette rencontre : « Hellens avait une épouse russe, plus tard il se maria avec une Polonaise. Mon mari et moi étions d'origine polonaise. C'est ainsi que nous fîmes con-

⁶⁸ Dépliant de l'exposition « *Neel Doff 1858-1942* », Bibliothèque royale Albert I^{er}, 9 mai- 20 juin 1992;

⁶⁹ M. Pierson-Picard, *Neel Doff par elle-même*, Bruxelles, 1965.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 6.

⁷¹ R. De Smedt, « Doff, Cornelia Hubertina (Neel) », dans *Nationaal Biografisch Woordenboek*, Koninklijke Academie van België, Paleis der Academieën, Bruxelles, 1971, col. 301-307.

⁷² E. Wilwerth, *Neel Doff (1858-1942)*, Bibliothèque Royale Albert I^{er}, Bruxelles, 1991, p. XX.

naissance avec Hellens. [...] Entre Neel Doff et moi, l'affinité fut immédiate. Et c'est resté ainsi. J'ai toujours été éblouie par son intelligence et par sa force morale. Quand j'appris son enfance nécessiteuse au Limbourg, qu'elle n'avait que brièvement fréquenté l'école primaire, je ne pouvais le croire. Elle parlait et écrivait un beau français. Mais également l'anglais et un allemand excellent. Elle avait un don incroyable pour les langues. Et, en outre, un sens aigu de l'observation. Et une intelligence subtile. Une opinion tranchée et une franchise absolue innée. »⁷³

Malgré leur différence d'âge, Hélène Temerson devient l'une des meilleures amies de Neel Doff, qui a une tendresse particulière pour Georges Goriely⁷⁴. Ce dernier passe d'ailleurs les vacances d'été chez Doff, dans sa villa de Genk (Limbourg)⁷⁵. En 1940, dans un article qu'il lui consacre, Georges Goriely rend compte du fait qu'elle « a su réaliser ce que Charles Plisnier intitulait un jour le drame des yeux ouverts, et nous présenter la réalité sous un aspect le plus nu, presque décharné »⁷⁶.

Neel Doff décède à Bruxelles le 14 juillet 1942. Sans enfant, elle décide de léguer ses biens à ses proches et amis. Ses derniers mois sont pénibles ; elle continue en dépit de ses souffrances à tenir régulièrement des carnets de notes et à correspondre avec ceux qui lui sont chers, comme Hélène Temerson, et ce jusqu'à ses derniers instants. C'est à Temerson que Doff décide de léguer l'intégralité de ses droits d'auteur. Il incombera à présent à Hélène Temerson de gérer ses publications,

⁷³ « De Ware Geschiedenis achter een succesfilm "Keetje Tippel" », *Kwik*, 8.4.1975, p. 14 : « *Hellens had een Russische vrouw, later hertrouwde hij met een Poolse. Mijn man en ik waren van Poolse afkomst. Zodoende kenden wij Hellens. [...] Het was vriendschap op het eerste gezicht tussen Neel Doff en mij. En dat is gebleven. Ik heb steeds verstomd gestaan van haar intelligentie en geestkracht. Toen ik hoorde van haar jeugd als Limburgs pauperkind, dat nauwelijks een paar klassen lagere school had gelopen, kon ik het eerst niet geloven. Zij sprak en schreef fraai Frans. Maar ook Engels en uitstekend Duits. Zij had een gave voor talen, ongelooflijk. Maar bovendien een scherpe opmerkingsgave. En een heel spits verstand. Een scherp oordeel en een volstrekt natuurlijke openhartigheid* ».

⁷⁴ G. Goriely, « Préface à la biographie de Neel Doff », dans É. Wilwerth, *Neel Doff, Biographie*, Bruxelles, 1992, p. 1.

⁷⁵ Ce fut notamment le cas en 1935. Sur une carte postale envoyée par Georges Goriely à sa mère en août 1935 depuis la maison de Neel Doff, il suggéra que sa mère quitte la capitale pour venir profiter de la campagne (Archives privées Simone Goriely, carte postale de Georges Goriely à Hélène Temerson, 5.8.1935).

⁷⁶ G. Goriely, « Neel Doff », dans *Carrefour, Organe mensuel du Cercle de Philologie romane de l'ULB*, Bruxelles, n° 3-4, mars-avril 1940, p. 5.

ainsi que les traductions et les adaptations éventuelles pour le cinéma. On y reviendra.

Chez les Temerson-Goriely, on discute beaucoup politique lors de dîners où sont conviés tant les amis d'Hélène que ceux de Georges. S'intéressant dès son plus jeune âge à la politique, Georges Goriely devient d'ailleurs en 1937 le plus jeune membre de la section ixelloise du parti socialiste. Malgré la différence d'âge, Hélène entretient des rapports amicaux avec certaines des connaissances de Georges. Elle se lie également d'amitié avec certains de ses étudiants, comme Anaïde Baraghian, l'épouse roumaine du théoricien de la littérature Paul de Man⁷⁷. Amie d'Hélène Temerson et de Georges Goriely, Baraghian aurait, selon une source proche de ce dernier, entrepris des démarches pour les cacher pendant la guerre, mais son mari, dont les écrits anti-sémites sont à présent bien connus, aurait refusé.

Séparée de son mari à une époque où le divorce est encore fortement stigmatisé, Hélène Temerson aurait néanmoins entretenu une relation avec un politologue géorgien, spécialiste des minorités ethniques en Union soviétique. Elle aurait tenté de rassembler les documents administratifs nécessaires à un éventuel mariage, mais l'homme aurait exprimé par la suite quelque sympathie pour l'idéologie nazie, ce qui aurait exclu toute possibilité de liaison ou de mariage.

La Deuxième Guerre mondiale

De septembre 1939 à mars 1940, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, Hélène Temerson se voit engager comme professeur temporaire à l'Athénée communal d'Uccle. Si son activité pendant l'Occupation est difficile à retracer avec précision, on sait toutefois qu'elle enseigne à l'École moyenne juive de Bruxelles au printemps 1942⁷⁸. Créée suite à l'ordonnance nazie du 1^{er} décembre 1941 excluant les enfants et les adolescents juifs du réseau d'enseignement belge, l'École moyenne juive de Bruxelles, appelée École Cymring, accueille une cinquantaine d'élèves âgés de 16 à 18 ans⁷⁹. La principale difficulté

⁷⁷ Entretien de l'auteur avec Simone Goriely, Bruxelles, 7.5.2009.

⁷⁸ Archives privées Simone Goriely, lettre des services de l'instruction publique de la commune d'Uccle, 28.7.1943.

⁷⁹ B. Dickschen, « L'illusion d'un printemps. Un historique de l'École moyenne juive de Bruxelles, février – juin 1942 », dans *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine*, Bruxelles, n° 2, 2000, p. 77.

lors de sa création est de trouver des professeurs juifs qualifiés. Charles Cymring, jeune directeur de l'école, fait appel à ses amis et connaissances pour remplir cette tâche⁸⁰. Parmi eux Hélène Temerson, chargée d'enseigner l'allemand, et son fils Georges Goriely, qui assume les cours de grec, latin et philosophie morale⁸¹. Goriely poursuit en parallèle ses études et est diplômé docteur en droit en septembre 1942. Face aux rafles, l'école doit fermer ses portes⁸².

Hélène Temerson a été active dans la Résistance, participe en tant qu'enseignante aux cours clandestins de l'ULB et aide de nombreux étudiants à présenter leur examen d'allemand⁸³. Différentes personnes en témoignent et soutiennent sa demande de naturalisation après-guerre. Chaïm Perelman, professeur à l'ULB, membre pendant l'Occupation du Comité de Défense des Juifs (CDJ), l'organisation de résistance civile juive, explique ainsi qu'elle collabore « pendant toute l'année 1944 comme inspecteur de notre Service social clandestin qui s'occup[e] de la distribution aux Israélites de fausses pièces d'identité, de secours en argent et en nature », ajoutant que « Madame Temerson quoique juive elle-même risquait par là à chaque moment d'être arrêtée par la Gestapo, mais elle n'a pas hésité à assumer tous les risques que lui imposait son travail, qu'elle a accompli avec un rare dévouement. Madame Temerson a fait preuve pendant la durée de l'occupation de ses qualités de cœur et de courage et nous sommes convaincus qu'elle fera honneur par son attitude à la Belgique au cas où celle-ci voudrait lui accorder la nationalité belge. »⁸⁴

Le niveau d'éducation d'Hélène Temerson, sa connaissance des langues et son intégration dans les cercles intellectuels belges l'aident à échapper à la déportation, tout comme ses yeux bleus lui permettent de circuler de manière plus aisée et de ne pas se faire repérer comme Juive. Néanmoins, elle garde toujours en français un accent slave assez prononcé et le yiddish colore légèrement son allemand. Temerson se cache à Bruxelles avec son fils et sa sœur et tous trois survivent à la guerre. En avril 1952, Temerson se voit récompensée pour ses activités

⁸⁰ B. Dickschen, *L'école en sursis. La scolarisation des enfants juifs pendant la guerre*, Bruxelles, 2006, p. 171.

⁸¹ *Ibid.*, p. 173.

⁸² B. Dickschen, *op. cit.* (2000), p. 83.

⁸³ Archives privées Simone Goriely, lettre de Raymond Olbrechts, 30.4.1946.

⁸⁴ *Ibid.*, lettre de Chaïm Perelman, 26.11.1945.

dans la Résistance et est nommée Officier puis, en 1963, Commandant de l'Ordre de Léopold⁸⁵.

La reconnaissance de ses activités clandestines lui facilite l'obtention de la nationalité belge en 1949, dix ans après une première démarche demeurée infructueuse. Sa demande est alors soutenue notamment par Émile Allard, professeur à l'ULB et à l'Université de Liège, président du Comité de Défense des Juifs, qui atteste de sa moralité irréprochable, de sa valeur intellectuelle et de son dévouement sincère à l'État belge⁸⁶.

L'après-guerre ou comment concilier vie privée et vie professionnelle

Comme c'est le cas de nombreux Juifs venus d'Europe de l'Est, la majeure partie des membres de sa famille restés en Pologne n'a pas survécu à la Shoah. Hélène Temerson reprend ses cours préparatoires pour les étudiants de l'École de Commerce Solvay. Lorsqu'elle apprend qu'il y a des postes vacants de lecteur d'allemand à l'École, elle pose sa candidature. Selon le règlement de l'ULB, peut être considéré comme lecteur tout professeur du niveau de l'enseignement moyen disposant d'une qualification supérieure⁸⁷. Dans sa lettre de motivation, elle précise que ses origines constituent un atout, car « bien que de nationalité belge », elle est « de formation culturelle originairement allemande, étant née en Pologne à la frontière de l'ancien Empire allemand »⁸⁸. Elle insiste ensuite sur sa formation et son expérience en Allemagne, où elle a étudié deux semestres à l'Université de Berlin et argue de sa longue expérience comme professeur d'allemand. Enfin, elle souligne son rôle pendant la guerre et son dévouement constant pour l'ULB, rappelant qu'elle enseigna clandestinement aux étudiants passant des examens et prit d'immenses risques pour que ceux-ci réussissent leurs études. Remarquons que Temerson peut également arguer d'une expérience de traductrice : elle s'était en effet chargée de traduire en français *Der Kammersänger* (*Le chanteur de chambre*) du dramaturge allemand Frank Wedekind, publié par un éditeur suisse en 1951⁸⁹. Parmi

⁸⁵ AULB, Dossier Hélène Temerson.

⁸⁶ Archives privées Simone Goriely, lettre d'Émile Allard, 2.5.1946.

⁸⁷ AULB, Dossier Hélène Temerson.

⁸⁸ *Idem*.

⁸⁹ Archives privées Simone Goriely, Lettre des Éditions Théâtrales, Bâle, 9.7.1951.

les cinq candidats au poste se trouvent deux femmes qui, finalement, sont choisies par l'école. En 1950, Hélène Temerson est nommée lecteur de langue allemande à la Faculté des Sciences sociales, politiques et économiques, un poste qu'elle occupe jusqu'en 1966, année de sa retraite⁹⁰.

Une fois son contrat signé, Temerson n'est pas au bout de ses peines. En effet, rémunérée à mi-temps, elle travaille en fait à plein temps. Que deux femmes aient été engagées comme lectrices n'est probablement pas anodin, les femmes étant encore en position vulnérable sur le marché de l'emploi. En outre, du fait du caractère temporaire du contrat, potentiellement renouvelable tous les deux ans, il leur faut faire preuve de flexibilité.

Hélène Temerson mentionne dans plusieurs lettres sa fierté d'être à même d'assurer la sécurité matérielle à long terme de son fils et de sa sœur. Elle souligne que son fils ne devra se préoccuper de rien ni s'inquiéter pour des choses matérielles. Seule, loin de sa famille et divorcée, elle est contrainte d'assurer son autonomie financière.

En parallèle à sa vie professionnelle chargée, elle mène une vie mondaine, fréquente très régulièrement théâtres, concerts ou conférences littéraires, organisant des dîners pour ses nombreux amis, avec qui elle aime parler politique⁹¹. Elle-même est proche du Parti socialiste sans jamais y appartenir activement, préférant s'impliquer dans des œuvres de bienfaisance variées. Elle entre dans la franc-maçonnerie. Une activité en plein accord avec ses conceptions idéologiques lui permettant de fructueux échanges d'idées avec des pairs.

Accordant beaucoup d'importance aux relations humaines, elle entretient une correspondance suivie avec ses nombreux amis, qui par ailleurs ne sont pas exclusivement juifs. Dans ces courriers, rédigés en français, polonais, allemand ou anglais, elle commente la situation politique, l'évolution du monde, mais aussi raconte ses problèmes quotidiens et personnels. Dès qu'il part enseigner à l'étranger, Georges Goriely – qui est titulaire de la chaire de sociologie à l'Université de la Sarre à partir de 1953 – devient et reste le principal correspondant d'Hélène Temerson. Ils s'écrivent très régulièrement.

⁹⁰ AULB, *Comme une fenêtre d'espérance. Discours de M. André Jaumotte*, Président du Conseil d'Administration, Séance de rentrée académique du jeudi 6 octobre 1977, Bruxelles, p. 10.

⁹¹ Archives privées Simone Goriely, lettre 8.11.1954.

Dans les années 50, Georges Goriely se marie et a des enfants. Hélène Temerson devient grand-mère (cinq fois) et en est ravie. Patiente, généreuse et dotée d'un grand sens de l'humour, elle se lie rapidement d'amitié avec des personnes d'âges variés. Elle n'hésite pas à porter secours et à dispenser des conseils. Femme de caractère, elle trouve souvent les mots justes et sait se montrer persuasive. C'est elle qui aurait sous l'Occupation convaincu son amie Lore Hergershausen, juive tout comme elle, de ne pas donner suite à l'injonction de se rendre au camp de rassemblement de Malines, "avant-poste" d'Auschwitz, mais d'entrer immédiatement en clandestinité⁹². Lore Hergershausen survivra à la guerre et enseignera aux côtés d'Hélène Temerson à l'ULB pendant de longues années. De la même manière, Temerson dissuade une autre de ses amies de faire son *aliyah* en 1948⁹³. Une décision pour laquelle cette amie, largement influencée par leurs échanges de courrier, n'aura de cesse de la remercier. Hélène Temerson aide, lorsqu'elle en a les moyens, certains de ses amis, tel ce jeune couple, rescapé des camps, qu'elle soutiendra lors de leur arrivée en Belgique⁹⁴.

Mère possessive, parfois jusqu'à l'excès, Hélène Temerson soutient toujours son fils, l'encourageant sans cesse à progresser dans sa carrière académique. N'ira-t-elle pas jusqu'à se renseigner au sujet d'une éventuelle nomination de son fils à l'ULB, s'entretenant même de vive voix avec l'un des membres du jury ?⁹⁵ L'abondante correspondance entre la mère et son fils témoigne de la relation intense et complexe qui lie ces deux personnes. Outre les problèmes du quotidien, Temerson aime s'entretenir de politique avec son fils. Lorsqu'en 1957 Georges Goriely se rend à Berlin, Varsovie et Cracovie, il partage avec elle ses impressions : « Ce qui me passionne, c'est de découvrir la Pologne. T'avouerais-je que mon impression du régime – et ma foi, même du peuple – est fort favorable. Il règne ici une atmosphère de liberté que j'aurais à peine imaginée. [...] L'effort de reconstruction est vraiment impressionnant et émouvant. Certes, beaucoup reste encore à faire, et il faudra peut-être encore 15 à 25 ans avant que toutes les ruines dispa-

⁹² Soszia Majmin raconta cette histoire à Simone Goriely (entretien de l'auteur avec Simone Goriely, Bruxelles, 7.5.2009).

⁹³ *Aliyah* signifie "montée" en hébreu et désigne l'immigration juive en Israël.

⁹⁴ Entretien de l'auteur avec Simone Goriely, Bruxelles, 7.5.2009.

⁹⁵ Archives privées Simone Goriely, lettre du 16.11.1953.

raissent, mais Varsovie promet d'être une vraie capitale [...] Rien de comparable avec la propagande imbécile qui recouvre les murs de Berlin-Est. [...] Pour ce qui est d'ailleurs de l'antisémitisme, j'ai l'impression qu'on exagère fortement. Je n'en ai en tous les cas remarqué aucune manifestation, ni entendu à ce sujet de plaintes précises et sérieuses. Et on voit des Juifs à tous les postes. »⁹⁶

Elle-même aime beaucoup les voyages, partant à la découverte de nouveaux endroits chaque fois qu'elle en a l'occasion. Elle apprécie particulièrement la Suisse, qu'elle visite à plusieurs reprises en compagnie de son fils ou d'une amie, notamment parce qu'elle peut s'y exprimer en allemand⁹⁷. Dans les années 50, alors que son fils enseigne à Turin, elle en profite pour lui rendre fréquemment visite et explorer les environs⁹⁸. Temerson garde précieusement tickets de train, cartes de restaurants et cartes postales pour illustrer des carnets de voyage qu'elle rédige consciencieusement à son retour en Belgique. Elle aime également s'évader pendant de courtes périodes, le temps d'une journée ou d'un week-end, à la mer du Nord, dans les Ardennes ou à Paris. Dès les années 60, elle passe plus de temps dans le Sud de la France, principalement à *La Messuguière*, un lieu de villégiature près de Cabris dans les Alpes maritimes, apprécié de nombreux artistes et intellectuels. C'est l'endroit rêvé pour se reposer, lire et profiter pleinement du soleil de l'été⁹⁹. En 1962, elle se rend avec son fils aux États-Unis, un voyage qui l'impressionne énormément¹⁰⁰. Tout comme le fait celui qu'elle entreprend vers Israël en 1967, où elle rend visite à son amie Hilda Rosner, qui fut sa collègue à l'école Cymring pendant la guerre et enseigne à l'université de Beer Sheva. En cette année turbulente de l'existence de l'État juif, Temerson s'attache à observer avec grand intérêt l'évolution d'une situation politique quelque peu tendue. Elle en parle de vive voix et par écrit avec son fils, s'indignant du statut des Arabes israéliens et du discrédit pesant sur le gouvernement en place¹⁰¹.

⁹⁶ *Ibid.*, lettre de Georges Goriely à Hélène Temerson, 18.7.1957.

⁹⁷ *Ibid.*, carnets de voyage d'Hélène Temerson.

⁹⁸ *Ibid.*, carnets de voyage d'Hélène Temerson.

⁹⁹ *Ibid.*, lettre du 31.5.1960.

¹⁰⁰ *Ibid.*, lettre de Georges Goriely à Hélène Temerson, 8.10.1962.

¹⁰¹ *Ibid.*, lettre de Georges Goriely à Hélène Temerson, 1.5.1967.

Au moment de sa retraite, des doutes sont émis concernant l'âge d'Hélène Temerson, car les dossiers de l'université mentionnent deux dates de naissance différentes, à savoir 1896 et 1898¹⁰². Nul doute, vu son énergie et sa passion pour l'enseignement qu'elle aurait certainement souhaité travailler deux ans de plus, mais les autorités académiques optent pour la date la plus ancienne et calculent l'année de sa retraite sur cette base.

Au lendemain de sa carrière académique, Temerson s'attèle essentiellement à administrer les droits d'auteurs de Neel Doff, dont elle est l'héritière. En effet, en 1968, la maison d'édition néerlandaise Meulenhoff Nederland souhaite traduire *Jours de famine et de détresse* dans la langue première de l'auteur, le néerlandais¹⁰³. Pareille gestion requiert rigueur et précaution. Temerson gardera de ce fait minutieusement tous les brouillons des lettres envoyées aux maisons d'édition. Elle accepte l'offre de Meulenhoff Nederland et la première publication de Doff en néerlandais est un grand succès aux Pays-Bas, pays d'origine de l'écrivaine. Deux ans plus tard, la même maison d'édition souhaite publier une autre œuvre de Doff, intitulée *Keetje Trottin – Keetje Tippel*¹⁰⁴. Temerson applaudit des deux mains à cette initiative, d'autant plus qu'elle estime intéressant d'accroître l'audience de Doff en Flandre, où elle reste méconnue. D'autres œuvres suivent, tels *Angelinette* et *Contes farouches*¹⁰⁵. La trilogie de Neel Doff, *Jours de famine et de détresse*, *Keetje*, et *Keetje Trottin*, est alors publiée en France¹⁰⁶. La renommée de Doff franchit les frontières et son succès ne cesse de croître, un éditeur suédois allant jusqu'à publier trois de ses ouvrages. Des maisons d'éditions allemandes, américaines, tchécoslovaques ou portugaises souhaitent traduire et publier son œuvre¹⁰⁷. La même année 1975, le réalisateur néerlandais Paul Verhoeven tourne un film basé sur le récit de *Keetje Trottin*, intitulé *Keetje Tippel*. Temerson travaille pendant près de sept ans avec Meulenhoff Nederland à qui elle suggérera en vain de publier une œuvre de Carl Sternheim et un livre

¹⁰² AULB, dossier Hélène Temerson.

¹⁰³ Archives privées Simone Goriely, lettre du 1.5.1968.

¹⁰⁴ *Ibid.*, lettre du 31 juillet 1972.

¹⁰⁵ *Ibid.*, lettre du 23.8.1973.

¹⁰⁶ *Ibid.*, lettre du 31.5.1974.

¹⁰⁷ Archives privées Simone Goriely, lettre de Meulenhoff Nederland, 23.5.1975 et lettre du 2.3.1975.

de son fils sur Georges Sorel¹⁰⁸. Grâce à Hélène Temerson, Neel Doff se fait un nom au sein des auteurs belges et peut même acquérir une renommée internationale. Dans une interview qu'elle donne à un journal, Temerson explique comme suit son zèle à promouvoir l'œuvre de Doff : « Parce qu'après tant d'années, cela prouve une fois de plus l'incroyable talent de ma meilleure amie. C'était une femme adorable. Et plus les gens s'en rendront compte en lisant l'œuvre de Neel Doff et en découvrant sa vie, plus cela me rendra heureuse. »¹⁰⁹ Hélène Temerson consacre beaucoup de temps et d'énergie à la gestion de ces droits d'auteurs, le faisant avec passion et dévouement, au nom de son amitié pour Doff et parce qu'elle croit fermement au message porté par son œuvre. Hélène Temerson s'éteint à Bruxelles le 4 juin 1977. Conformément à ses dernières volontés, son corps est incinéré au funérarium d'Uccle¹¹⁰.

Conclusion

Étudier le parcours d'une femme migrante peu connue, n'ayant de surcroît à son actif guère d'actions d'éclat est souvent difficile voire impossible, essentiellement par manque de sources. Notre étude entend retracer la trajectoire d'une femme venue dans l'entre-deux-guerres de Pologne en Belgique pour y poursuivre des études, y construire une nouvelle vie et échapper à la dégradation économique et sociale de son pays d'origine. Cette étude de cas nous éclaire sur les multiples facettes de l'histoire des immigrés juifs d'Europe de l'Est en Belgique et nous permet d'envisager la vie privée, sociale et professionnelle d'une femme migrante en quête d'émancipation. Le parcours d'Hélène Temerson ne diffère que marginalement de celui de centaines, voire de milliers d'autres. Pour la majorité de ces femmes, nous disposons de peu ou prou d'information, si ce n'est un nom sur un registre, une date de naissance, d'arrivée, quelques documents administratifs relatant leur

¹⁰⁸ L'ouvrage paraîtra chez M. Rivière à Paris en 1962 sous le titre *Le pluralisme dramatique de Georges Sorel*.

¹⁰⁹ « De Ware Geschiedenis achter een succesfilm "Keetje Tippel" », *Kwik*, 8 avril 1975, pp. 14-15 : « omdat het na zoveel jaren toch weer een bewijs is van het ongelooflijke talent van mijn beste vriendin. Zij was een schat van een vrouw. En hoe meer mensen dat beseffen, door Neel Doffs werk te lezen en haar leven te zien, hoe blijer ik ben. »

¹¹⁰ Archives privées Simone Goricly, documents concernant les funérailles d'Hélène Temerson.

passage en Belgique, leur inscription à l'université. Pourquoi avoir choisi d'analyser à la loupe le cas particulier d'Hélène Temerson ? Ce choix s'est imposé à nous moins pour sa représentativité des parcours de femmes migrantes que parce qu'il y est question d'une femme séparée de son mari – un fait des plus rares à l'époque –, de surcroît mère d'un intellectuel belge renommé. Outre le fait qu'elle soit à cette époque l'une des rares femmes divorcées, elle va inverser les rôles des genres traditionnels et "porter la culotte", travailler pour deux, fière de subvenir aux besoins de ses proches. Ce choix s'explique également par les nombreuses sources à notre disposition : une aubaine trop rare dans le cas des femmes migrantes ou réfugiées politiques, comme l'ont démontré récemment les historiennes Éliane Gubin et Anne Morelli¹¹¹. Les archives privées d'Hélène Temerson nous permettent d'analyser non seulement son parcours migratoire, mais aussi de nous pencher sur sa vie privée, sa relation particulière avec son fils unique, sa passion pour la littérature, sa vie sociale et ses loisirs.

L'histoire d'Hélène Temerson est celle de ces jeunes femmes juives d'Europe de l'Est qui émigrent à cause du *numerus clausus*, d'une part, et des conditions économiques et sociales déplorables dans l'ancienne zone de résidence. La plupart d'entre elles sont dissuadées voire empêchées de poursuivre leurs études, ce qui les incite à émigrer. Elles ont bien souvent, comme Hélène Temerson, fréquenté un mouvement de jeunesse, adhéré à un parti politique et se sont intéressées à la politique. Le cas Hélène Temerson se singularise par rapport à la tendance générale, car elle suit son époux et est déjà mère lorsqu'elle arrive en Belgique, alors que la majeure partie des étudiantes migrantes sont encore célibataires lors de leur émigration et rencontrent leur mari dans le pays d'accueil. Ce statut a un impact sur son adaptation dans le pays hôte. Hélène Temerson habite avec Benjamin Goriely et non avec d'autres étudiants, elle fréquente les amis de son mari et s'occupe de son enfant lorsqu'il arrive en Belgique. Sa situation financière est semblable à celles d'autres émigrées, elle travaille, donne des cours particuliers et tente de s'en sortir financièrement. Il est intéressant de noter son adaptation progressive au sein du pays d'accueil, à la faveur

¹¹¹ A. Morelli, « Exhumer l'histoire des femmes exilées politiques », dans *Sextant*, 2009, n° 26, pp. 7-16. Voir aussi les n°s 21-22 de la revue *Sextant* consacrés en 2004 aux femmes migrantes : « Pour une histoire européenne des femmes migrantes – Sources et méthodes ».

des relations de son mari, de son travail et ensuite des relations de son fils. Remarquons que ses amitiés sont tant juives que non juives. Le cas d'Hélène Temerson illustre également l'atout constitué par la connaissance de nombreuses langues, caractéristique commune à de nombreux émigrés juifs de l'entre-deux-guerres.

Séparée de son fils lorsqu'il est encore bébé, Hélène Temerson noue par la suite avec lui une relation spéciale et lui consacre toute son énergie, son affection et son amour. Elle l'encourage à l'excellence dans les études. Études qui constituent en quelque sorte le fil rouge de sa vie à elle, dont elle fait son moyen d'émancipation, son gagne-pain comme professeur, mais surtout sa passion tout au long de son existence¹¹².

¹¹² Je tiens à remercier tout particulièrement Simone Goriely pour son aide, ses conseils et le temps qu'elle m'a consacré. Sans elle, cette étude n'aurait pu voir le jour. Je tiens aussi à remercier mon amie Yana Lautsberg pour ses critiques pertinentes, les éditeurs des *Cahiers de la Mémoire contemporaine* pour leur relecture attentive et leurs conseils judicieux, ainsi que les archivistes de l'Alliance israélite universelle (Paris), des Archives générales du Royaume (Bruxelles) et de l'Université libre de Bruxelles, qui m'ont grandement aidée dans mes recherches. Enfin, il me faut remercier l'Institut universitaire européen (*European University Institute*) de Florence et le gouvernement belge pour leur généreux soutien financier.

Benjamin Goriely, enfant, en famille, 1903. © AIU.

Hélène Temerson, jeune fille.
© Archives privées.

Hélène Temerson et son fils Georges, en compagnie des parents de Benjamin Goricy, 1921. © AIU

Hélène Temerson et son fils. © Archives privées.

Hélène Temerson, lectrice d'allemand à l'ULB. © Archives privées.